

NOTE SUR LES TONS ET LES INITIALES DU VIEUX SIAMOIS A L'EPOQUE DE SUKHODAYA

PAR J. BURNAY ET G. CÆDÈS.

M. H. Maspero (BEFEO, XI, 162-163) a montré que le ton a_3 du siamois, en syllabe ouverte, se retrouve dans deux séries de correspondances toniques :

(1) s. a_3 , l. a_3 , sh. a , tn. a_4 , tb. a_2 , th. a_2 , d. a^3 , a_3 ;

(2) s. a_3 , l. a_3 , sh. a , tn. a , a^3 , tb. a , a_2 , th. a_2 , d. a .

On observera que la série (1) est associée à un type d'initiales, défini, pour les gutturales,⁽¹⁾ par les correspondances :

(a) s. k' , l. k' , sh. k' , tn. k' , tb. k' , th. k' , d. h ;

(a') s. k , l. k , sh. k , tn. k , tb. k , th. k , d. k .

La série (2), elle, est associée à un type d'initiales, défini, pour les gutturales, par la correspondance :

(b) s. k' l. k' , sh. k , tn. k , tb. k , th. k , d. k .

Laissons de côté (a').⁽²⁾ On sait que, *en général*, le k' de la série (a) est rendu dans l'écriture siamoise par le caractère ๑, et celui de la série (b), par ๒. On sait, d'autre part, qu'une syllabe ouverte, à initiale ๑, peut porter l'un des trois tons :

a_2 , a_1 , a_3 ,

respectivement notés, dans l'écriture siamoise, par les trois signes :

zéro, *mai 'ēk₁*, *mai t'ō*.

(1) Nous prenons, pour abrégé, nos exemples dans la série des gutturales, mais tout ce que nous disons s'applique *mutatis mutandis* aux autres séries.

(2) a', au point de vue tonique, ne se sépare pas, en réalité, de a.

En d'autres termes, les syllabes :

$k'\bar{a}_2, k'\bar{a}_1, k'\bar{a}_n,$

sont respectivement notées, dans l'écriture siamoise, par :

๗, ๗¹, ๗².

Une syllabe commençant par un \bar{a} peut porter l'un des trois tons :

$a, a_3, a^5,$

respectivement notés dans l'écriture par les signes :

zéro, mai 'ēk₁, mai t'ō,

c'est-à-dire que les syllabes :

$k'\bar{a}, k'\bar{a}_3, k'\bar{a}^5,$

sont respectivement notées :

๓, ๓³, ๓⁵.

L'inspection des notations qui précèdent montre que le ton a_3 peut être noté de deux façons différentes : ๗¹ = ๓¹ = $k'\bar{a}_3$. Il résulte de là que l'on peut écrire, et que l'on écrit en effet souvent, ๗¹ là où l'étymologie fait attendre ๗³, et inversement. On peut par conséquent trouver en siamois des k' initiaux, rentrant dans la série de correspondances (a), rendus par ๓ et, inversement, des k' de la série (b) rendus par ๗, contrairement au principe que nous avons indiqué, lequel n'est jamais transgressé lorsque le ton de la syllabe est autre que a_3 . Nous constatons, d'autre part, qu'à date ancienne, dans les inscriptions de Sukhodaya, au moins les premières, jamais ๗¹ n'est écrit pour ๓¹, ni ๓¹ pour ๗¹, c'est-à-dire que, même au ton a_3 , le caractère initial est toujours celui que la comparaison fait attendre.

Pour que l'on ne fût pas tenté de confondre les deux notations, il fallait et il suffisait que, *phonétiquement*, ๗ fût différent de ๓, ou que le ton de ๗¹ ne fût pas le même que celui de ๓¹. On doit donc admettre, semble-t-il, qu'à l'époque où le *taï* a été noté pour la première fois au moyen de l'écriture khmère le ton de ๗¹ était différent de celui de ๓¹, ou bien que ๗ et ๓ ne notaient pas un même phonème. Peut-être, même, ces deux conditions étaient-elles toutes deux réalisées à cette époque.

Nous allons donc rechercher :

(1) si, à un moment quelconque, les syllabes, qui sont toutes $k\bar{a}_3$ aujourd'hui, mais dont la notation n'est pas uniforme, n'ont pas eu autrefois des tons différents ;

(2) si le phonème initial, qui est aujourd'hui l'unique k' , bien qu'il soit noté tantôt η et tantôt θ , ne représente pas deux phonèmes anciennement différents.

Ces vieilles différences phonétiques une fois démontrées, et elles sont presque évidentes, il nous restera à déterminer dans quel ordre et à quelles dates se sont produites les confusions qui les ont effacées. Nos hypothèses devront, avant tout, respecter les données que nous fournit l'histoire de l'écriture siamoise.

I

Si l'on examine les séries :

(1) s. a_3 , l. a_3 , sh. a , tn. a_4 , tb. a_2 , th. a_2 , d. a^3 , a_3

(2) s. a_3 , l. a_5 , sh. a , tn. a , tb. a , th. a_2 , d. a .

on peut se demander, soit si le siamois représente l'état ancien, soit si la présence de s. a_3 , dans les deux séries, n'est pas le résultat d'une innovation siamoise. Il ne paraît pas douteux que nous devons préférer la seconde hypothèse.

On sait, en effet, qu'en taï commun le ton de la syllabe était commandé par la nature de son initiale, et que le taï commun connaissait un système tonique à deux séries d'initiales, les hautes (a , a') et les basses (b), dont chacune excluait les tons qu'admettait l'autre.

La série tonique (1) étant associée avec les initiales (a , a'), il est contraire au vieux principe taï que l'on puisse, pour une même langue, retrouver le même ton dans la série (2) qui, elle, est associée avec les initiales (b). Nous devons donc admettre que l'état ancien est représenté ici par le laotien, le taï-noir, le taï-blanc, et le dioi et que c'est par une innovation qu'en siamois nous trouvons un même ton a_3 associé à des initiales de classes différentes. Comme, d'autre part, nous ne savons pas si, à l'époque où le ton aujourd'hui représenté par a_3 en (1) et celui qui est représenté par ce même a_3 en (2) n'étaient pas encore confondus, l'un quel-

conque de ces deux tons était en rien comparable à α_1 , nous désignerons par A et A', les tons, différents entre eux et peut-être tous deux différents de α_1 , que nous devons supposer d'après les correspondances. Ce qui nous importe ici c'est de savoir qu'il y a eu une époque où des mots, commençant par ๑ ou par ๒ et portant aujourd'hui le même ton, portaient à un certain moment, ceux qui commencent par ๑, un ton A, et ceux qui commencent par ๒, un autre ton A'

Si maintenant nous examinons les séries d'initiales (a) et (b)

(a) s. l' , (๑) l. l' , sh. l' , tn. l' , tb. l' , th. l' , d. h ;

(b) s. l' , (๒) l. l' , sh. l , tn. l , tb. l , th. l , d. g ;

nous devons admettre, à la lumière des travaux de MM. Maspero et Bradley, que le siamois présente avec le laotien une évolution plus poussée que celle du shan, du taï noir, du taï blanc, du thô et du dioi. Le siamois a confondu des phonèmes autrefois distincts. On peut admettre, pour fixer les idées, qu'en taï commun, le phonème, aujourd'hui représenté dans les parlers taï par les phonèmes de la série (a), était un l' , et celui qui est représenté par les phonèmes de la série (b), un g .

II

L'écriture siamoise porte témoignage que, à l'époque où elle a reçu sa première forme, ๑ était encore différent de ๒ dans la prononciation. La première idée qui vient à l'esprit est qu'il n'y a pas de meilleure preuve de cette différence que la différence même des signes. Si l'on a écrit deux signes c'est, semble-t-il, qu'il y avait à noter deux phonèmes. En réalité, les faits sont beaucoup plus compliqués.

Il n'est pas illégitime, en effet, de se demander si la dualité de la notation n'est pas concevable même si l'inventeur de l'écriture taï n'a pas eu deux phonèmes à noter, ce qui revient à se demander si, à l'époque de l'invention de l'écriture taï, la confusion des initiales des séries (a) et (b) était ou non un fait accompli. Il nous faut en tout cas écarter avant d'aller plus loin les difficultés que l'histoire et l'économie de l'écriture siamoise suggèrent, à un premier examen, au sujet de la valeur ancienne de ๑ et ๒.

(1) L'écriture siamoise repose sur une écriture qui servait au XIII^e siècle à noter le khmèr.

(2) L'écriture siamoise que nous connaissons est, à notre sens, (v. supra, notre article : *The Origins of the Sukhodaya Script*), le produit d'une réforme, par Rāma Gāinhèn, d'une écriture taï plus ancienne, dont il nous est possible de restituer les traits principaux et qui était le résultat de la première adaptation de l'écriture khmère à un parler taï. On trouvera dans l'article indiqué la démonstration de cette thèse, dont les principales conséquences sont que, pendant la période de l'histoire de l'alphabet taï antérieure à Rāma Gāinhèn :

(1) il n'y avait, pour chaque classe tonique, qu'un seul caractère par série articulatoire ;

(2) il n'y avait point de signes diacritiques. Par conséquent, il n'y avait matériellement qu'une notation indirecte et incomplète des tons et, dans l'esprit des personnes qui écrivaient le taï, aucune intention de les noter.

Ainsi là où, aujourd'hui, l'on écrit :

๗, ๗¹, ๗², on écrivait, uniformément ๗;

et là où l'on écrit :

ค, ค¹, ค², uniformément ค.

On n'écrivait pas ๗, du moins c'est très probable, et, d'autre part, la notation ๗ indiquait bien que la syllabe ainsi écrite portait l'un des trois tons, représentés aujourd'hui par les tons a_1 , a , a_2 , notés d'une façon explicite ๗ ๗¹, ๗², mais rien dans l'écriture ne permettait de décider lequel de ces trois tons il fallait prononcer. On était seulement sûr qu'il ne fallait prononcer en pareil cas aucun de ces trois autres tons dont la notation uniforme était ค.

Ceci posé, admettons que l'on eût, phonétiquement :

๗ = ค,

et, pour fixer les idées :

๗ = ค = k'.

Nous pouvons imaginer qu'ayant avec cette initiale k' les tons 1, 2, 3, 4, 5, 6, on ait eu l'idée de prendre deux signes à l'écriture khmère et de convenir que, là où l'initiale serait ๗, il faudrait lire l'un des

tons 1, 2, 3, et que, là où l'on aurait l'initiale κ , il faudrait lire l'un des tons 4, 5, 6.

Maintenant, supposons, au contraire, que η était phonétiquement différent de κ . 1, 2, 3 étaient associés à η , et 4, 5, 6 à κ . Par le fait que l'on notait η on notait aussi l'impossibilité des tons 4, 5, 6, de même qu'en notant κ on notait qu'il ne fallait lire la syllabe ni avec 1, ni avec 2, ni avec 3. Sans aucune intention de noter les tons, puisque l'on ne se souciait que de noter les différences qui séparaient le phonème η du phonème κ , on se trouvait cependant diriger le lecteur dans le choix du ton à prononcer, bien que, dans chaque cas, pour tout autre qu'un *taï*, il y eût encore bien de la place pour l'hésitation.

Il semble, à première vue, qu'il soit bien inutile de proposer une théorie aussi improbable que la première. Cependant l'existence du couple initial $\eta\kappa$ fait hésiter à la condamner sans discussion. On sait qu'en siamois moderne les initiales \acute{n} , n , m , y , r , l , w , peuvent porter n'importe lequel des cinq tons : a , a_1 , a_2 , a_3 , a^5 . Dans la notation siamoise, cependant, ces initiales se présentent sous une double forme $\eta\kappa$ - η , et l'on a les graphies suivantes :

$$\eta\kappa\eta = n\bar{a}_2 \quad \eta\kappa = n\bar{a}$$

$$\eta\kappa\eta^1 = n\bar{a}_1 \quad \eta\kappa\eta^1 = n\bar{a}_3$$

$$\eta\kappa\eta^2 = n\bar{a}_3 \quad \eta\kappa\eta^2 = n\bar{a}^5$$

On voit du premier coup d'œil que $\eta\kappa$ apparaît exactement dans la fonction de η , et η dans celle de κ .

Or nous n'avons aucune bonne raison de voir, comme on l'a fait (Maspero, BEFEO, XI, p. 163, note ; O. Schrader, Asia Major, III, pp. 33, S. 99.), dans ce η , le représentant d'un préfixe ancien, apparenté aux consonnes de la série haute, lequel aurait été la véritable initiale et aurait commandé par conséquent le ton de la syllabe, dont l'initiale telle qu'elle est actuellement prononcée appartiendrait en principe à la classe tonique basse.

Les raisons avancées en faveur de cette thèse reposent tous sur des rapprochements directs entre le siamois et des langues non *taï*, dont la parenté avec les langues *taï*, bien que plausible, n'est pas

démontrée de façon rigoureuse. Les correspondances phonétiques dont on fait état à l'appui de pareils rapprochements sont établies pour les besoins de la cause et ne forment aucun système cohérent.(1)

On a même été jusqu'à rapprocher des mots siamois à พູ່ de mots tibétains dont, paraît-il, le préfixe rendrait compte de tout.

Ce qui semble plus important à relever, c'est que cette initiale siamoise à พູ່ note un n qui entre dans le même système de correspondances, exactement, que le n noté par น simple. Rien dans ces correspondances, du moins que nous sachions, ne nous autorise à poser un préfixe en tai commun. Il se pourrait, il est vrai, que ce préfixe fût tombé depuis le tai commun, dans tous les dialectes tai , sans laisser de traces phonétiques dans aucun, mais, qu'en proto-siamois, il fût tombé seulement à une époque où ce parler était déjà noté au moyen de l'alphabet khmèr. D'autre part, nous reconnaissons volontiers que les propositions négatives, en un domaine aussi mal reconnu que le tai , sont particulièrement aventureuses. Reste enfin le fait même que n , \dot{n} , *etc.* peuvent porter tous les tons autres que ceux qui normalement semblent associés avec ces phonèmes, ce qui paraît s'expliquer très bien par l'hypothèse du préfixe.

En ce qui concerne ce dernier fait cependant, il n'est pas dit que n , \dot{n} , *etc.* soient, au point de vue de leur influence sur le ton, si étroitement liés avec les occlusives ou les fricatives que l'on range d'habitude dans la même classe qu'eux. M. Karlgren (Phon. chin. pp. 595-596) à été amené à séparer au point de vue de leur influence sur le ton, au cours de l'histoire du chinois : (a) les nasales, les latérales et l'ingrès vocalique sans explosion des (b) occlusives et fricatives sonores.

(1) Certains rapprochements de M. Schrader ne sont vraiment pas faits pour nous inspirer confiance; nous ne savons quel peut être le rapport de พູ່ "feu" et de tib. *phyam-phyam-pa*, mais ce qui est sûr c'est que พູ່ est un mot cambodgien attesté dans cette langue de toute antiquité (O. Schrader, op. cit. p. 41). La même remarque s'applique aux mots ູ່ "entendre," ູ່ "capitale" et quelques autres (*ibid.* pp. 42-44).

Nous sommes peut-être ici en présence d'un fait de phonétique générale qui mettrait les phonèmes du premier groupe dans une classe à part, en ce qui concerne leur influence sur le ton de la syllabe. Il n'est pas exclu que le *taï* commun ait admis pour les initiales du groupe (a) une position par rapport au système tonique différente de celle qu'il reconnaissait au groupe (b). Evidemment, nous ne devons pas faire trop de fond sur un fait d'interprétation si difficile, mais nous pouvons cependant admettre comme possible, qu'à l'époque de la première adaptation de l'écriture khmère 𑄛 et 𑄛 aient été tous deux *n*, et ainsi de suite pour les autres phonèmes du groupe (a). Un fait important, qui vient à l'appui de cette vue, est que nombre de mots d'emprunt d'origine cambodgienne comportent des groupes initiaux de syllabe tels que 𑄛, où 𑄛 ne répond à rien de khmère et a bien l'air de n'être là que pour le ton. (1) Or, nous l'avons vu, nous n'avons d'autre part aucune raison majeure, ni même forte, de reconnaître une différence phonétique ancienne entre 𑄛 et 𑄛. Mais, si l'on admet avec nous que 𑄛 n'a jamais été la notation d'un phonème, mais seulement un signe tonique, on se heurte à un exemple de notation conforme aux termes de notre première hypothèse, d'après laquelle les premiers scribes proto-siamois n'auraient distingué 𑄛 de 𑄛 que pour la notation des classes toniques.

Nous devons donc rechercher s'il est compatible avec ce que nous savons des conditions dans lesquelles s'est opéré l'emprunt de l'écriture khmère par les *Tai*, d'admettre que 𑄛 et 𑄛 étaient confondus dès l'époque de l'emprunt.

Nous croyons que ces conditions entraînent nécessairement la conclusion que 𑄛 et 𑄛 notaient des phonèmes différents.

On verra ensuite que cette thèse se concilie facilement avec le caractère que nous croyons avoir toujours été celui de 𑄛, et, encore mieux, avec la thèse qui attribuerait à 𑄛, à l'époque de l'invention de cette graphie, une prononciation différente de celle de 𑄛.

(1) Signalons aussi, dans une inscription de 1536 (Cœdès, CIS, xiv) les curieuses graphies : *Bisahñākarrma* (i, 36) et *sāsahnā* (ii, 18).

Resterait une autre hypothèse. La seule différence phonétique qui se serait maintenue, jusqu'à l'époque de la première invention de l'écriture taï, entre initiales anciennement différentes serait précisément la plus problématique de toutes, celle de kh-n , dont on n'a guère le moyen de prouver qu'elle ait jamais été autre que graphique. La distinction graphique, conséquence de cette distinction phonétique, se serait ensuite généralisée et étendue à des cas où, dès avant l'emprunt de l'écriture khmère, les distinctions anciennes auraient été abolies. Rien dans les faits ne semble autoriser pareille supposition. Nous examinerons donc seulement la première théorie. Si nous prouvons que, à l'époque de la première invention de l'écriture siamoise, ᨠ et ᨡ étaient différents dans la prononciation comme dans l'écriture, l'une des conditions reconnues comme nécessaires et suffisantes pour expliquer que la tradition de l'écriture nous ait transmis la distinction, purement graphique aujourd'hui, de ᨠ et de ᨡ , se trouvera remplie. C'est autour de ce repère principal que viendra s'ordonner toute la chronologie de l'histoire que nous étudions.

Les quatre occlusives gutturales de l'alphabet sanskrit :

k , kh , g , gh ,

sont représentées en siamois moderne par :

$\text{ᨠ} (= k)$ $\text{ᨡ} (= k')$ $\text{ᨢ} (= g)$ $\text{ᨣ} (= g')$.

Les signes correspondants du khmèr ont, aujourd'hui, respectivement, les valeurs phonétiques suivantes :

k k' g g'

Nous ne savons pas si, à l'époque où nous nous plaçons, les signes khmèrs avaient la valeur qu'ils ont aujourd'hui, mais il est certain que le second k (noté du signe qui est ᨡ en siamois) n'a jamais été k' . Il se peut au contraire que le second k' (noté du signe qui est ᨠ en siamois) ait déjà été k' . Il y aurait donc un bien plus grand nombre de chances, si les deux phonèmes rendus par ᨠ et ᨡ avaient été semblables, qu'ils aient été rendus par des signes que nous savons avoir pu, dès l'époque considérée, rendre des phonèmes semblables en khmèr, plutôt que par des signes correspondant

sûrement à des phonèmes qui forment pendant toute l'histoire du khmèr deux séries constamment distinctes.

Si les deux phonèmes que nous cherchons à déterminer avaient été identiques, il y avait plus de chances que, dans les mots proprement siamois tout au moins, ils aient été notés ๑ et ๒, plutôt ๑ et ๓.

A cette thèse on peut opposer que c'étaient peut-être en effet ๑ et ๒ qui s'écrivaient alors et non pas ๑ et ๓, le ๓ ayant pour une raison à déterminer supplanté plus tard le ๒.

Cette objection se heurte aux faits que nous indiquons dans notre article: *The origins of the Sukhodaya Script*, et surtout à ce que dès les plus anciens textes ๓ domine dans une proportion énorme, alors que ๒, jusqu'à une époque assez basse, n'apparaît que dans des mots sanskrits. D'où il résulte que l'opposition ๑ - ๓ traduisait une donnée phonétique et n'était pas du tout un artifice uniquement destiné à distinguer deux classes toniques d'initiales, distinction qui aurait permis de réduire, de six ou cinq à trois pour chaque syllabe, le nombre des tons entre lesquels choisir.

C'est ici qu'intervient la question du ๓๓. Si la différence graphique ๑ - ๓ traduisait une différence phonétique des initiales ainsi écrites, la répartition des tons entre les hautes et les basses était quelque chose de donné pour toutes les initiales autres que celles du type *n*. Il était donc indiqué, dans cette hypothèse, de marquer d'un signe diacritique spécial ces initiales *n*, lorsqu'elles commençaient des syllabes portant l'un des tons que l'on trouvait par ailleurs exclusivement associés avec des phonèmes initiaux d'une classe à laquelle, en leur qualité de sonores, les phonèmes *n* semblaient normalement ne pas appartenir.

Quand *n* se trouvait à l'initiale d'une syllabe portant l'un des tons que l'on ne trouvait par ailleurs qu'avec la classe haute, on a noté ๓๓, et l'on a réservé ๓๔ pour le cas où l'initiale *n* se trouvait associée à des tons qui ne se rencontraient par ailleurs qu'avec des initiales basses. Il pourrait sembler que cette théorie va à l'encontre de ce que nous disions tout à l'heure, qu'avant Rāma Gānhēn

l'écriture proto-siamoise ne notait pas le ton. Il s'agit en effet ici d'une véritable notation du ton, de propos délibéré, puisque par hypothèse ᨠᩣ n'est là que pour le ton.

Il faut bien remarquer cependant que dans un système tonique tel que celui que nous supposons en proto-siamois :

(1) seuls les phonèmes de la série n n'entrent pas dans les cadres du système ;

(2) mais, en même temps, les initiales de la série n ne commandent aucun ton qui leur soit propre.

Il résulte de là que, tout en ne cadrant point avec le système des tons tel qu'il était phonétiquement, par ailleurs la série des initiales n pouvait très facilement, au prix d'un léger artifice, entrer dans les cadres de la notation des tons dans l'écriture.

Il suffisait de dire que pour la série des initiales n on reproduirait, d'une façon purement graphique et artificielle, les mêmes associations d'initiales et de tons que l'écriture, en pareil cas rigoureusement phonétique, exprimait sans artifice lorsqu'il s'agissait des autres initiales.

Dans un cas, celui des initiales ᨠ - ᩣ , on partait de l'initiale, phonétiquement donnée, pour conclure au ton ; dans l'autre on partait du ton, seul donné, pour noter l'initiale, en s'imposant comme loi de répartir le signe diacritique des initiales n de telle sorte que la répartition des tons par rapport aux initiales graphiques ᨠᩣ - ᩣ fût la même que la répartition des tons par rapport aux initiales phonétiquement distinctes ᨠ - ᩣ .

Cette théorie se trouvera singulièrement renforcée si nous arrivons à rendre plausible la transgression qu'elle suppose du principe de la non notation des tons en ᨠᩣ , et si nous montrons d'autre part que le ᨠᩣ est le signe qui s'imposait au choix du scribe, s'il ne s'agissait en effet pour lui que de se donner un signe diacritique commode.

La série n constituait une forte anomalie dans un système où s'était conservée de façon nette la distinction des deux classes

toniques d'initiales. Elle constituait un petit groupe qui était seul à admettre les six tons sans en exclure aucun.

D'autre part, dès qu'on voulait écrire le proto-siamois, il était impossible de ne pas sentir la gêne d'une graphie qui confondait six syllabes phonétiquement différentes et non plus seulement trois. Le procédé que nous avons reconstitué plus haut était le seul, semble-t-il, qui permettait, avec un minimum d'innovation, d'éliminer une cause de gêne, pouvant être des plus sensibles, même à un taï, pour lire sa langue. Et l'innovation était aussi petite que possible puisque, aux yeux mêmes d'un taï, il ne s'agissait en somme que de réduire ce qu'il sentait comme une forte anomalie, en généralisant graphiquement une distinction qui dominait par ailleurs la phonétique de la langue et sa traduction graphique.

Reste à savoir comment s'expliquerait le choix de *ʰ*, comme signe diacritique dans cette théorie, et si précisément pareil choix n'est pas un argument en sa faveur.

Rien dans l'écriture khmère n'explique le *ʰ*. Le khmère distingue bien, aujourd'hui, deux séries d'initiales *n*, mais cette distinction est récente et l'on n'en trouve aucune trace dans les inscriptions khmères contemporaines du protosiamois. C'est avec les seuls moyens de l'écriture khmère ancienne que les anciens siamois ont opéré quand ils ont voulu distinguer ce que le khmère ne distinguait pas. Ils ont eu tout simplement recours à un procédé bien connu, qui précède en général l'invention des signes diacritiques proprement dits, dont il a été fait un usage désastreux en anglais par exemple, et qui consiste à se servir d'un signe alphabétique comme signe diacritique d'un autre signe alphabétique.

C'est ainsi par exemple qu'en vieil anglais, on a commencé à employer *h* accouplé à *t* quand on a cessé de se servir du vieux signe germanique de la spirante dentale, phonème étranger au système latin.

La seule condition à laquelle doivent satisfaire ces combinaisons graphiques, pour être commodément utilisables, est qu'elles ne

soient pas déjà susceptibles d'une autre interprétation dans le système où on les insère.

Il se trouve précisément que ห is le seul signe de l'alphabet siamois qui réponde, à peu près du reste, à cette condition.

On ne peut lire หน้ำ:

$h^{\circ}n\bar{a}_2$, comme on lit หน้ำ $h^{\circ}n\bar{a}_2$ pour cette excellente raison qu'un groupe tel que $h^{\circ}n\bar{a}_2$ n'existe pas en siamois. Tous les autres groupements du même type sont impossibles.

Il n'y avait de "collision" graphique possible que dans le cas de หน lu $h\bar{e}n_2$ ou $n\bar{e}_2$, ou, d'une façon plus générale, il y avait collision graphique quand le *svara* de la syllabe était de ceux qui précèdent dans l'écriture la consonne qu'ils suivent dans la prononciation.

Cet inconvénient s'est atténué, sans disparaître tout à fait, au cours de l'histoire du siamois.

L'une des conséquences de notre théorie du หน้ำ est de nous forcer à admettre qu'à l'époque où cette convention graphique a été adoptée A et A' n'étaient pas encore confondus, sans quoi les anciens siamois n'auraient jamais eu l'idée de distinguer หน้ำ et หน้ำ.

On comprend bien que, même si A et A' avaient été déjà confondus de leur temps, les inventeurs de l'alphabet siamois auraient pu quand même distinguer หน้ำ et หน้ำ, si nous admettons que ห et หน้ำ étaient encore différents, mais si ห and หน้ำ ont toujours été tous deux *n*, et que A et A' étaient en même temps déjà confondus, il n'y avait aucun moyen de choisir entre หน้ำ et หน้ำ. Or les inscriptions nous montrent qu'à date ancienne l'on a toujours หน้ำ et หน้ำ, là où la comparaison les fait attendre. Dans les conditions où nous nous sommes placés, si le choix n'était pas arbitraire entre les deux graphies et si les scribes ne tombaient jamais dans l'erreur de se servir de l'une là où l'étymologie nous fait attendre l'autre, c'est que, après la première adaptation de l'écriture khmère au tai, A et A' étaient encore distincts l'un de l'autre.

Nous avons cependant des raisons indépendantes de toute thé-

orie sur l'origine du 𑄑𑄢 pour soutenir que les deux distinctions 𑄑 et 𑄢, A et A' s'étaient maintenues ensemble jusqu'à une époque postérieure à l'adaptation de l'écriture khmère. Notre démonstration d'une différence phonétique entre 𑄑 et 𑄢 à l'époque de l'adaptation est en effet indépendante de nos vues sur l'origine de la graphie 𑄑𑄢. Or l'ordre de succession des confusions 𑄑 - 𑄢, A - A' semble d'autre part, lié à la nature même du système tonique taï.

Nous avons vu que ce système était dominé par l'influence de l'initiale sur le ton de la syllabe. On peut donc a priori admettre que le système tonique a pu résister tant que se sont maintenues les différences déterminantes des initiales. D'où il résulterait que l'ordre de successions des confusions a dû être :

(1) confusion de 𑄑 et 𑄢,

(2) confusion de A et A',

plutôt que l'ordre inverse.

Cette déduction fondée sur l'économie générale du système tonique taï se trouve heureusement corroborée par un fait laotien. En laotien oriental, ou tout au moins dans le dialecte laotien oriental qui nous est assez bien connu grâce au dictionnaire de Guignard, (1) les initiales ont subi exactement le sort des initiales siamoises, mais le système à six tons répartis en deux séries de trois s'est maintenu intact. Voilà un exemple sûr de l'ordre de succession des phénomènes que nous avons déduit plus haut, pour le vieux siamois, du système tonique taï. Mais il y a plus. L'inscription de Rāma Gāmhèn, nous nous proposons de le montrer en détail dans une prochaine publication, est du siamo-laotien commun, ou, tout au moins, quelque chose de tout proche encore du siamo-laotien commun. Nous pouvons donc admettre à peu près à coup sûr qu'à l'époque de l'invention du premier alphabet taï, et même à l'époque de Rāma Gāmhèn, le système tonique de la langue était un système à six tons cardinaux principaux, puisque l'inscription de Rāma Gāmhèn date de la période de communauté de deux parlars dont l'un a, de nos jours encore, gardé les six tons. Tirons de ce fait les conclusions qu'il comporte.

(1) Cette restriction est au fond de pure forme. Il semble bien, en effet que les deux faits : ruine du système consonantique, maintien des six tons, soient communs à tous les parlars laotiens.

Le schéma chronologique auquel nous aboutissons est le suivant.

Trois repères principaux : la première adaptation de l'écriture khmère à la notation du taï ; l'inscription de Rāma Gāmhèn, les premières fautes de scribes confondant 𑜀𑜂𑜆𑜇 et 𑜀𑜂𑜆𑜇.

Les deux confusions : 𑜀 et 𑜀, A et A', sont toutes deux postérieures à l'invention de l'alphabet protosiamois ; la seconde confusion, celle de A et A', s'est produite sans doute la dernière, avant le moment, ou au moment, des premières confusions graphiques de 𑜀𑜂𑜆𑜇 𑜀𑜂𑜆𑜇, bien après Rāma Gāmhèn.

Reste un point encore obscur. Pouvons nous dater la confusion de 𑜀 et de 𑜀 d'une façon plus précise par rapport à l'inscription de Rāma Gāmhèn ? Est-elle antérieure ou postérieure à Rāma Gāmhèn ?

Comme nous devons presque nécessairement admettre que la confusion A, A' est postérieure à l'époque de Rāma Gāmhèn, si nous établissons que la confusion 𑜀 - 𑜀 est antérieure à ce roi, nous aurons dû même coup établi l'ordre des confusions d'une façon nette, sinon péremptoire. Dans le cas contraire, nous devons nous en tenir au raisonnement, selon nous assez fort, que nous appuyons sur l'économie générale du système tonique taï.

(A suivre)

